



EVA NIELSEN
CLÉMENT LAIGLE
FACE À FACE

Entretien par John Cornu

Présents sur la scène contemporaine, l'artiste franco-danoise Eva Nielsen (née en 1983) et le français Clément Laigle (né en 1978) développent depuis plus d'une décennie maintenant des pratiques artistiques, respectivement picturale et sculpturale/installative, nourries de références plus ou moins directes à l'architecture. Distincts et pourtant en résonance, leurs univers se confrontent et dialoguent pour la première fois le temps d'une exposition à la Galerie Art & Essai de l'Université Rennes 2. John Cornu, commissaire de l'exposition croise leurs propos.

John Cornu : On peut considérer vos pratiques comme distinctes voir éloignées si on les envisage sous l'angle du médium et des techniques mises en œuvre. Pourtant, il est possible d'observer un intérêt commun pour l'architecture, voire pour des approches architecturales plus ou moins identifiables. Comment cet espace référentiel interagit avec vos productions ?

Eva Nielsen : Mon rapport à l'architecture remonte à mes années d'études. Il est lié à un sentiment que j'ai éprouvé sur le chemin de l'école des Beaux-arts : la rue, les immeubles et le ciel m'étaient apparus comme mis à plat et découpés. J'avais la sensation d'une planéité vertigineuse. C'était une émotion esthétique très forte sur laquelle j'ai basé mes recherches par la suite. Je cherchais alors – et c'est encore le cas – à organiser le paysage architectural, à le faire tenir dans cette émotion. Le ressenti face à l'architecture est donc pour moi le point de départ de ma production. Ce qui m'intéresse particulièrement dans l'architecture, c'est la question du point de vue du regardeur, le fait de se positionner vis à vis d'une masse, d'un ensemble physique. Je suis en outre profondément intriguée par les possibilités qu'offre la peinture de jouer avec la troisième dimension : ce « vrai »

mensonge concernant l'émergence d'une forme en volume.

Clément Laigle : Pour ma part, l'architecture est en premier lieu ce mur au bout de la rue qui m'empêche de continuer tout droit mon chemin. En effet, l'architecture et plus largement l'urbanisme ont pour objectif d'organiser des contraintes au profit d'un groupe, l'intérêt individuel n'étant pas le souci initial principal. Comme le dit Eva, l'individu est contraint de prendre position contre une masse ou plutôt par rapport à des ensembles de masses. Nos sociétés ne cessant d'évoluer ou de régresser, nous habitons un environnement que nous aménageons constamment afin de répondre aux différents changements induits par nos modes de vie. L'architecture est un des éléments nécessaires pour qu'un groupe d'individus puisse faire société, le langage en est un autre. Nous ne pouvons faire l'économie de ces choses. Mon travail compile ainsi plusieurs énergies et mécanismes. Le recours à l'utilisation de matériaux de construction ou d'éléments préfabriqués, neufs ou d'occasions, me permet de situer mon travail à l'échelle d'un lieu, à l'échelle d'un « théâtre », à l'échelle de l'environnement.

Michael Heizer avait cette formule selon laquelle on ne met pas une œuvre dans un lieu : elle est ce lieu. Pourtant – aujourd’hui – il existe des œuvres plus ou moins « autonomes » au regard de leur lieu d’exposition, ou de leur topologie en général. Comment dans vos pratiques respectives cette question du site intervient-elle, et plus largement comment détermine-t-elle vos choix plastiques ?

E.N. : Pour ma part, la question du cadre de la peinture est une réponse en soi. C’est l’un des premiers enjeux du peintre que de se demander quelles sont les limites physiques de sa peinture. Cette question du cadre est d’ailleurs un leitmotiv dans l’histoire de la peinture. Cette interrogation est encore renforcée dans ma production, dans la mesure où j’ai pris le parti de peindre principalement des espaces, des possibilités de lieux, des topographies. J’ai remarqué au fil des monstrations de mes peintures qu’elles n’étaient évidemment pas insensibles à leur environnement immédiat, et qu’il peut être pertinent de renforcer ou de contrer cet état. Par exemple, j’ai été frappée en circulant sur le campus universitaire de Rennes 2 par le bâtiment qui abrite la Galerie Art & Essai, par la facture brutaliste, par l’emprise du béton – qui est un matériau passionnant lié à la fois au solide et au liquide – ainsi que par les découpes des façades. J’ai donc choisi et pensé les peintures de notre exposition en lien avec cet environnement.

C.L. : Je suis, de mon côté, toujours très méfiant par rapport à cette question du site. Je suis extrêmement attentif à ne pas me faire dicter ma conduite par les lieux où sont montrés mes œuvres. Je ne souhaite à aucun moment développer un travail en fonction d’un lieu particulier ou d’un espace qu’on me proposerait, ou encore produire une œuvre qui répondrait aux questions induites par le site devant recevoir celle-ci. Je tiens évidemment compte du contexte de mons-

tration afin de choisir quelles œuvres montrer, mais je reste attentif de sorte à ce que ces dernières conservent leur autonomie. On pourrait d’ailleurs inverser mes propositions et les lieux qui les reçoivent, que cela ne changerait pas leur sens mais juste leur perception. La question du site est donc un des problèmes que je règle en premier lors de l’élaboration de mes expositions. C’est une question périlleuse à laquelle il faut répondre très précisément, et la plupart du temps cela m’importe peu. Enfin, sur le plan formel, cette question intervient le plus souvent au regard des contraintes imposées par le contexte : est-ce que l’œuvre rentre dans le lieu ? Quel est le poids maximum autorisé, le temps de montage, le budget de production, le temps d’exposition, etc. ?

Si je comprends bien ta réponse, l’œuvre serait donc distincte de son contexte physique voire social et/ou culturel ? Du moins chaque pièce conserverait une sorte de seuil d’intégrité... Est-ce aussi valable du point de vue du discours que l’artiste ou le critique pose sur le travail ? In fine les choses ne sont-elles pas plus poreuses ? Je veux dire par là qu’un geste artistique peut certes comporter une dimension technique et physique, un type de relation avec le site, mais aussi tout un ensemble de relations discursives, socioculturelles plus ou moins déterminées.

C.L. : Entendons-nous bien, je parle de la manière dont j’envisage ma pratique actuellement, cela a pu être différent par le passé, et cela changera encore sûrement. Il faut distinguer l’influence qu’a le site de monstration de l’œuvre sur sa conception, et l’influence qu’a le site où l’on montre l’œuvre sur son exposition. Les caractéristiques physiques et socioculturelles d’un site/espace d’exposition nous obligent et entrent inéluctablement en relation avec l’œuvre expo-



Lunar, 2016, 200 x 180 cm, huile, acrylique et sérigraphie sur toile. © Eva Nielsen. © Eva Nielsen, courtesy the artist and Jousse Entreprise, Paris



sée. Pour ma part, je choisis de ne pas m'occuper plus que cela de ces caractéristiques, afin de me concentrer sur les choses qui me préoccupent et me nourrissent au quotidien. En ce sens, je revendique une réelle indépendance quant au choix de mes œuvres et à la forme qu'elles prennent par rapport à leur lieu d'exposition. Cela étant dit, il est bien évident que je choisis de présenter certaines œuvres plutôt que d'autres en fonction des contextes. Pour répondre donc à ta question, l'œuvre n'est pas distincte du contexte physique, social et culturel qui l'a vu naître, mais se trouve être très souvent distincte du contexte dans lequel elle est montrée. Bien sûr, tout cela est très poreux et beaucoup de facteurs se croisent ici : le contexte d'exposition, les œuvres, la communication et la médiation autour des œuvres, et pour finir les spectateurs, chacun enrichissant l'ensemble avec son angle de lecture. En repensant à cette exposition à venir à la Galerie Art & Essai, ce qui pour moi fait sens dans la présentation simultanée du travail d'Eva et du mien, c'est que nous convoquons tous deux – d'une manière très différente – à l'intérieur de nos productions, des sites, des lieux, des environnements, des espaces qui finissent par devenir des théâtres au sens physique du terme. Nous déplaçons ensuite cela dans un contexte – qui est le notre en ce moment – : l'Art et son exposition. Et c'est ici à mon avis que se mettent en place toutes sortes de relations discursives et socioculturelles.

Toujours en terme de lieu, j'aimerais savoir quel est votre rapport à l'atelier, à l'expérimentation et au temps de pratique ? Vos idées de production viennent-elle à partir de l'expérimentation ou en amont ?

C.L. : L'atelier, c'est mon lieu de travail. J'y regroupe toutes les activités propres à l'activité d'artiste plasticien : dessins, études, recherches, construction, stockage, administration...

Il me semble que les idées précèdent l'expérimentation qui est une sorte d'affinage, quelque chose permettant de toucher à l'essence des intentions, et de dépasser la simple représentation de l'idée qui l'a vu naître.

E.N. : Je rejoins la réponse de Clément. L'atelier, c'est un tout : la mise en forme, la production, les échecs, les satisfactions... Mes peintures sont imprégnées de l'atelier et vice-versa. Il me semble d'ailleurs que plusieurs de mes peintures pourraient être des pans découpés de mon atelier. L'expérimentation est donc une part importante de mon travail car des accidents s'inventent, et ces derniers construisent à leur tour la peinture. Mais même si ces accidents ou détours sont essentiels, je prépare toujours mon travail en amont, via des croquis ou des collages. Disons que je me trace une feuille de route tout en étant bien consciente que rien ne se déroulera vraiment comme prévu...

Comment abordez-vous une exposition en duo comme celle-ci sachant que vous ne vous connaissez pas auparavant ? Le fait que le travail d'Eva soit essentiellement de la peinture, et celui de Clément plus largement dédié à l'installation et à la sculpture est-il un élément intéressant ?

E.N. : Pour ma part, c'est une expérience que j'apprécie particulièrement. J'ai eu l'occasion de travailler sur des duo show avec des sculpteurs (comme avec Marion Verboom en 2011) et j'ai vraiment été portée par cette confrontation. Etant moi-même dans l'interrogation constante



Thalle II, 2015, 200 x 150 cm, huile, acrylique et sérigraphie sur toile. © Eva Nielsen Courtesy the artist and Jousse Entreprise, Paris



Prototyp (model), 2014, acier usagé, dimensions variables © Clément Laigle, galerie Gourvennec Ogor.

du volume suggéré en peinture, c'est très excitant de confronter mon travail avec celui d'un sculpteur. J'aime d'ailleurs le fait que l'accès aux peintures puisse être « entravé » par la présence physique d'une sculpture.

C.L. : À mon sens, les choses se sont faites naturellement, et cette idée que tu as proposé, John, de faire dialoguer nos deux pratiques me paraît juste et sensée. Car si le rapprochement ne coule pas forcément de source, je pense que le lien apparaîtra comme évident le jour du vernissage. Et comme Eva, bien qu'un peu différemment, j'aime aussi l'idée selon laquelle mes sculptures puissent avoir une « toile de fond ».

Pour vous, quel est le rôle d'un(e) commissaire d'exposition / curateur ? D'ailleurs faites-vous la différence entre ces deux termes ?

C.L. : Je dirais peut-être que le curateur fait du commissariat d'exposition son activité à plein temps, contrairement au commissaire qui lui possède une autre activité principale (artiste, galeriste, directeur de centre d'art)... Quand au rôle

du commissaire / curator, je dirais – pour faire simple – que sa position extérieure au travail de l'artiste doit permettre un regard singulier sur l'œuvre ou l'ensemble d'œuvres exposées.

E.N. : Personnellement, je ne fais pas de différence entre ces deux termes... Je pense que le rôle du commissaire / curator est de créer des percées, des vues, des possibles. Les commissaires qui me marquent le plus sont ceux qui permettent à l'artiste de (re)découvrir son travail autrement, de se laisser guider vers une « autre » ouverture. J'aime aussi le principe d'une approche sensible basée sur l'expérimentation du regardeur. Le commissariat doit à mon sens être autoritaire, sinon c'est l'ennui assuré. Il doit répondre à une vision, non à un consensus.

« Eva Nielsen & Clément Laigle » commissariat : John Cornu, à la Galerie Art & Essai du 19 mai au 16 septembre 2016 (Fermeture estivale du 1^{er} juillet au 31 août).

www.espaceartetessai.com

www.eva-nielsen.com

www.clementlaigle.com